

**Des identités impossibles à l'a(n)-identité**  
**Le cas de F.D...**  
**par Lusin Bagla**

Le présent travail est né d'une remarquable et étonnante « synchronicité » : d'une part, la proposition d'un collègue de me faire écouter quelques uns des récits de vie qu'il a enregistrés dans le cadre de sa recherche, d'autre part, la proposition que l'on me faisait de contribuer au présent numéro. À ces deux événements s'ajoutent de nombreux « messages », et soudain tout se met à parler d'« identité ». Le récit de F.D... (une femme confrontée à la question de l'identité d'une manière originale et complexe) ayant plus particulièrement attiré mon attention, j'ai reçu ces signaux comme autant d'invites à me pencher sur son expérience comme un « cas clinique » riche d'enseignements potentiels. Exercice qui, par ailleurs, permettait de reprendre des informations et des données sur l'identité (textes, observations non exploitées, réminiscences), intégrées par automatisme dans mon répertoire de connaissances tacites sans forcément être reliées entre elles. P. Valéry ne parle-t-il pas de « l'inconscience à l'égard des conditions les plus simples et les plus constantes de notre existence » ? Il a fallu restructurer ces données et les compléter par les textes d'un certain nombre d'auteurs appartenant à différentes disciplines, pour relever les relations pouvant exister entre le singulier et le général. L'objectif est de contribuer à une réflexion sur la quête d'identité et le rapport à l'identité à partir de quelques concepts et hypothèses inspirés par l'analyse de ces relations.

Par manque de place, du récit de F.D... ne sont retenus que les passages les plus pertinents par rapport à l'objectif de ce travail. Et si le résumé ne suit pas le même ordre que son exposé, le contenu est toujours respecté. Faire la narration de la vie d'autrui revient à attribuer un sens à ses choix. L'herméneutique révèle la possibilité d'une multiplicité d'interprétations selon le point de vue et la grille de lecture adoptée. Autrement dit, il n'existe pas d'interprétation neutre. Celle qui sera proposée de la vie de F.D... n'échappe pas à cette règle. Comme le dit P. Ricœur : « En faisant le récit d'une vie dont je ne suis pas l'auteur quant à l'existence, je m'en fais le coauteur quant au sens. » Le choix de présenter la vie de F.D... en neuf rubriques fait lui-même partie de cette attribution de sens.

La vie de F.D... sera résumée dans la première partie à partir de ses propres phrases (en italique et entre guillemets pour les distinguer du reste) même si dans le cadre de la narration elles ne sont pas toujours présentées à la première personne. Son récit sera ensuite commenté/analysé dans la deuxième partie de ce travail en reprenant les neuf étapes dans le même ordre. Ce choix a pour but de faciliter la mise en relation du vécu et des stratégies de F.D... avec les réflexions d'un certain nombre d'auteurs ayant contribué au débat. Il s'agira ensuite de tirer quelques conclusions à la lumière de ce que ces deux parties peuvent inspirer comme perspectives lorsque l'on aborde la problématique générale de l'identité.

Les « péripéties identitaires » d'une femme « minoritaire »

F.D... est venue en France dans les années 1980 « pour des raisons personnelles ». Dans son pays elle avait fait « des études de physique mais elle était prête à accepter n'importe quel travail ». En effet, F.D... dit « gagner sa vie en donnant des cours de mathématiques à domicile et en faisant mille petits boulots ». Pour « maintenir son niveau intellectuel », elle suivait des « séminaires en auditrice libre dans différents établissements universitaires ». Les étudiants qu'elle y croisait « n'arrivaient jamais à identifier son accent : était-ce du québécois, ou un accent du sud ? » Physiquement aussi elle arrivait à les confondre : on lui disait qu'elle faisait « aussi bien slave que japonaise, aussi bien latino-américaine qu'européenne », selon les jours. « Comme si une volonté inconsciente, à l'intérieur, voulant brouiller les pistes, se reflétait aussi dans son apparence extérieure. » Elle était « la femme de nulle part » et « personne ne devait savoir qui [elle] était vraiment ». F.D... semble persister dans ce choix,

car si, dans son récit, elle évoque son pays et son peuple, ils ne sont jamais nommés : elle prévient qu'elle appellera la majorité dominante « Majori », la langue dominante, le « Langdom », et la religion de cette majorité, « Relmajori ». Elle se réfère à son peuple en termes de « Minori », avec sa langue au « Langminor » et sa religion « Relminori ». Comme ces mots sont fictifs, et pour en faciliter l'écriture, ils seront utilisés comme des mots invariables.

Les (neuf) phases significatives de la vie de F.D...

#### Naissance et contexte familial

F.D... est née dans un pays qui, faute d'un terme plus pertinent, pourrait être qualifiée de pluri-ethnique et/ou de multiculturelle, dont la spécificité est d'avoir une catégorie dominante, avec sa religion et sa langue, et d'autres groupes ethniques ou culturels (des « minorités »), qui font l'objet de quelques discriminations tout en étant reconnus comme des citoyens. Une telle situation diffère donc de celles où les individus (en tant que citoyens d'un État-nation par exemple) ont, de jure, les mêmes droits et qu'il vaudrait mieux qualifier de « sociétés plurielles ». Dans ce dernier cas, la discrimination, si elle existe, est d'ordre sociologique ou culturel. Dans le premier cas, avoir la nationalité du pays ne suffit pas pour exercer toutes les fonctions, et la discrimination est d'abord d'ordre politique et juridique. Pourtant les parents de F.D... étaient « totalement assimilés ». D'autant qu'ils ne parlaient pas le Langminor. Ils n'avaient pas été à l'école communautaire : les écoles de ce type étaient payantes et ne couvraient pas tout le territoire. Ignorant les fêtes religieuses Relminori, le père « arborait le drapeau à l'occasion de chaque fête nationale Majori ». Il affirmait parfois que « cela protégeait ».

#### Période pré-scolaire

Avec J..., son père et A..., sa mère, F.D... apprend à lire le Langdom. Lorsque sa mère s'absente, F.D... est gardée par des vieilles dames Minori. Elle « capte quelques mots en Langminor » et commence « à dire maman dans cette langue ». Or, dès qu'elle est dans la rue, sa mère lui rappelle l'interdiction de parler une autre langue que le Langdom. À onze mois (c'est à cet âge-là qu'elle a parlé), « il n'est pas facile d'intégrer le fait qu'on doit appeler sa maman de deux manières différentes selon qu'on est à la maison ou dehors ». Lorsqu'elle se trompe, « un sentiment de danger l'envahit ; elle se culpabilise ». Elle interprète l'aboiement des chiens (et il y en avait beaucoup « qui erraient dans les

rues ») comme le signal de ce danger et « pense qu'on vient les chercher ». Vers l'âge de « quatre-cinq ans elle commence à faire un cauchemar », toujours le même : « Elle est au milieu de décombres, entourée d'une foule de gens qui font face à des hommes en uniforme avec des chiens menaçants, et se dit qu'on ne peut pas la repérer. Or, voilà qu'un homme avance avec son fusil en la regardant : "Toi, fille de J..., fais trois pas en avant". Elle est démasquée à cause du prénom de son père, si typiquement Minori ! Elle lui en veut de s'appeler ainsi. »

L'école « Minori »

Pour le choix de l'école qu'elle doit fréquenter, ses parents, qui ne font montre d'aucune « identité » Minori, qui ne parlent pas le Langminor, décident, à sa grande surprise, de l'inscrire à « l'école communautaire Minori du quartier qui est bilingue Langminor-Langdom ». F.D... y rencontre pour la première fois des Minori parlant le Langdom. Elle trouve « qu'ils ont un accent et qu'ils massacrent le Langdom ! Elle les méprise ». Ses parents parlent le Langdom avec une diction parfaite, et elle-même le maîtrise au point de corriger les fautes d'orthographe de l'institutrice Majori. Elle veut « parler le Langdom mieux que tous », avec, comme « modèle de rôle, son père ».